

XYZ. La revue de la nouvelle

Conte et légende de Raymond, dit Boris

Yves Navarre



Number 19, Fall–August 1989

Auteurs de NYX

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3508ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Navarre, Y. (1989). Conte et légende de Raymond, dit Boris. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (19), 21–24.

Conte et légende de Raymond, dit Boris

Yves Navarre

À quoi bon traiter de lui? Rien n'atténue jamais vraiment. Le jeune homme avait une peau de lait et des yeux verts. Ses cheveux étaient doux comme l'herbe au premier rayon de soleil. «Ne parle pas de moi ainsi», disait-il à Sébastien K. Le père du jeune homme, d'origine russe, était pâtissier dans un grand restaurant du Périgord. Sa mère, d'origine tchèque, spécialisée dans les plissés, était lingère dans un village voisin. Elle repassait à l'ancienne. On venait de loin lui confier des vêtements délicats. Le jeune homme parlait le russe, le polonais, le hongrois et depuis peu apprenait le finois. Sébastien K. envisageait déjà, tout de suite, le grand amour *tout-de-suite*, de le présenter à Sören et Vivienne. Mais, le mais était donc chagrin d'entrée de jeu amoureux, le jeune homme était encore moins âgé que Sébastien K. ne l'avait été lorsqu'il avait rencontré le sage Orlando pour la première fois. Désormais Sébastien K. avait les ans passés de son maître à aimer. La liesse du jeune homme le tançait. Lui revenaient en mémoire tant de dictons, à *laver la tête d'un homme avec son savon, on perd son temps et son savon*, ou, *pour toutes les solutions, j'ai les problèmes qu'il faut*; citations poignantes, celle-ci, de Walter Benjamin, *tout monument de culture est aussi un monument de barbarie*. Erreurs, oublis, paradoxes, malchance, la vraie vie amoureuse de Sébastien K. eût pu commencer sur le tard.

Il avait la sagesse et moins la jeunesse, aussi Sébastien K. s'était-il interdit la toquade et, caparaçonné d'expériences malheureuses, s'était-il employé par instinct à ne rien attendre d'autre du jeune homme que ce qu'ils s'échangeaient lorsqu'ils se rencontraient, quand ils se rencontraient. C'était une fois la semaine, le mercredi. Cette fois, le rapport serait réussi, il y aurait de la durée, attendre le mercredi suffisait et le comblait. Sébastien K. n'avait fait la confidence de ce qu'il refusait de nommer *liaison* et qui pourtant en était une, qu'à son plus cher ami Cosimo Balpiétri, frère copain, complice sculpteur, fougueux, orgueilleux et ombrageux, ombres fécondes, qui aimait les femmes autant que lui les hommes, presque aussi dangereusement, liaisons dangereuses. Cosimo Balpiétri, amusé de voir Sébastien K. à nouveau s'attacher à quelqu'un, avait décidé que le prénom du jeune homme, Raymond, n'était pas à la

hauteur du regain et l'avait, sans l'avoir jamais rencontré, surnommé Boris. Aussi, pour le conte, il sera question de Boris et de nul autre: on aime toujours une image que l'on voudrait pouvoir se faire de soi-même.

Sébastien K. avait rencontré Boris au bar le *Piano Zinc* où l'habitude de chaque soir le conduisit à prendre un «double-déca», après l'habituel dîner en solitaire au restaurant «self-service» souterrain *Mélodine*, non loin de Beaubourg. Sébastien K., ce soir-là, s'était senti reconnu. Boris était accompagné d'amis qui se parlaient à l'oreille, pouffaient, jasiaient, s'étaient donné des coups de coude à son arrivée. Le nom même de Sébastien avait dominé le brouhaha du bar ponctuait les rires, nul mépris, de l'innocence peut-être cruelle. Assis au bar, Sébastien K. avait commandé plusieurs «doubles-déca» parce que Boris l'observait et lui, en retour, jeu de miroirs. Jusqu'au moment où, le groupe s'étant dispersé, Boris, alors, s'était approché. Un émerveillement, semblant de bonheur absolu, immédiat.

Des semaines fastes, il ne sera que peu question. Il y aura treize mercredis. Sébastien K. les comptera pour le conte. Ces treize nuits furent comme mille et une seule. Boris avait des projets et un beau parler, comme une insouciance. Le rite du mercredi les conduisait à tel ou tel restaurant hongrois, polonais, tchèque où ils se régalaient tant des plats typiques que du repas des regards échangés quand on sait qu'après, sous une couette, chacun caressera l'autre jusqu'à une jouissance qui ne briserait rien puisque l'un et l'autre, pour une semaine, reprendraient territoire et liberté. Chacun de son côté, d'un mercredi à l'autre, se rechargerait de désir. Sébastien K. avait scrupuleusement veillé à ne pas tout dire, tout de suite, se dire à l'extrême, laisser immédiatement le passager compagnon. Avec Boris, cent fois, il se l'était infligé: cela tiendrait, il ferait un parcours sans faute, ni en possédé ni en possédant.

Boris voulait aller vivre en Russie. Il avait déjà été l'accompagnateur et l'interprète de groupes de touristes. Après, beaucoup plus tard, quand il sera trop tard pour la liaison et encore trop tôt pour le conte, Sébastien K. s'imaginera en souriant, que Boris rêvait d'être espion. Un seul des regards du trop jeune homme — était-il sincère? — chassait toute possible tristesse. Au plus profond de lui-même, Sébastien K. contenait ce qui eût pu devenir de l'exaltation. Il fallait que ça dure, que ça fasse du chemin. Aux questions que lui posait Boris, Sébastien K. répondait parcimonieusement. Il y avait la crainte de l'effusion, la frayeur de l'aveu, la peur du *deux* quand tout est sémillant.

Ainsi donc, se mêlait à la douceur des mercredis tranquilles, l'épouvante de ce qui eût pu faire de leur histoire une histoire comme les autres, grignotante, charmante, destructrice. Les paroles, entre eux deux, étaient aussi importantes que les gestes, ceux de la vie, ceux de l'amour, ceux du temps passé ensemble à intervalles réguliers. Les paroles échangées dominaient, rien d'idéal à cela, c'était ainsi, savoureux et vrai. Au jour le jour, parce qu'il y avait un autre mercredi, Sébastien K., contenu et captif, s'interdisait de plus en plus de nommer l'autre, refusant d'admettre son attachement. Il était pris, le savait, ne voulait pas le concevoir et ne donnerait rien à en croire à l'autre, le jeune homme, Boris. C'était encore une fois la même histoire, mais sans les apparences, les clameurs et les épanchements.

Le quatorzième mercredi, Sébastien K. avait dit à Boris qu'ils dîneraient ensemble, chez lui. Sébastien K. avait préparé un repas et dressé la table comme il aimait le faire, joliment, sans excès, rien ne manquerait. De son bureau où il écrivait, Sébastien K. guettait le bruit de la porte d'entrée de l'immeuble. Boris qui, à l'ordinaire, était ponctuel, ne se présenta pas à 19 heures 30. Sébastien K. alla mettre le four en veilleuse et reprit son travail d'écriture. À 20 heures, il commença à s'inquiéter. À 20 heures 30, il était inquiet et se souvint de sa grand-mère qui, par superstition, ne faisait préparer les lits de ses invités que lorsqu'ils étaient arrivés. Dès 21 heures, Sébastien K. avait compris que Boris ne viendrait pas. Il attendrait encore une heure et se forcerait tout en travaillant, à jouer au bel indifférent. À 22 heures, il recapuchonna son stylo, ferma son cahier, rangea son bureau, éteignit la lumière et alla dîner seul après avoir retiré le couvert du jeune homme. Cela n'aurait strictement aucune importance. Il alla se coucher calmement.

C'eût pu être la fin du conte si Boris ne l'avait pas appelé quelques semaines plus tard pour dire «on se revoit malgré tout, quand même?» Sébastien K. avait répondu «pourquoi, malgré tout?», puis «pourquoi, quand même?» et «mercredi prochain. Si tu le veux, à 19 heures 30. Cette fois je ne préparerai pas le dîner. Rien de plus cruel qu'un rendez-vous manqué». Boris avait dit «parfait, merci» comme aux beaux jours, gentiment. Le mercredi suivant, Boris ne vint pas. Cosimo Balpiétri plaisantait «alors, ton Borrrrrris, tu me le caches?»

Le conte, à nouveau, eût pu s'arrêter là, bref et sans morale, si quelques semaines plus tard, au sortir du *Mélodine*, traditionnel «double-déca» au *Piano Zinc*, Boris ne s'était approché de Sébastien K. pour

l'embrasser, lèvres douces, dire «tu fais semblant de ne pas me voir?», puis «je suis avec un copain, je ne peux pas te parler» et s'en aller de suite avec l'autre jeune homme de son âge. Sébastien K. avait alors admis son attachement, question d'amour-propre. Il était rentré chez lui, furieux, pour faire comme si, et se coucher. Mais, le mais était cette fois terriblement chagrin, il était ressorti et avait passé la nuit dans un sombre bar où il n'avait fait que regarder les autres, éccœuré, cœur arraché.

Le conte eût pu s'arrêter là, sur une vision de lupanar si quelques semaines plus tard, au *Piano Zinc*, Boris n'avait pas quitté un autre ami pour venir embrasser Sébastien K., lèvres toujours aussi douces, sans rien dire cette fois. Sébastien K. fuyant le lieu, écrira en marge du journal qu'il traînait avec lui, *voulais-tu vérifier mon attachement? Besoin savoir. Je t'attends. Nouveau code d'entrée de l'immeuble 737 BO*, et le tendra au jeune homme, l'air floué. Le jeune homme ne vint pas. Sébastien K. l'attendit tard dans la nuit, écrivit une de ces lettres amères qu'il ne faut jamais envoyer, alla la brûler dans l'évier, mit les cendres dans une enveloppe et glissa un bristol sur lequel il écrivit *merci pour les beaux moments passés ensemble*. Il enverrait la lettre le lendemain.

Boris lui rendra visite quelques mois plus tard, inopinément. «Qui est là?» «C'est Raymond.» Sébastien K. ouvrira la porte. Le jeune homme dira «je passe, mais je n'ai pas le temps». Sébastien K. répondra «alors file vite, ou alors réponds à la question de l'attachement». «Je suis pervers, je te l'avais dit.» Boris était reparti. Cette fois c'était la fin du conte. La morale est banale. Sébastien K. retrouvera la solitude. À nouveau il l'épousa. Ils eurent ensemble de nombreuses pages, de nombreux chapitres et ils furent malheureux. Cosimo Balpiétri insistait «alors, ton Borrtris? La lettre, il l'a reçue?»

Une nuit, Sébastien K. rêva qu'il avait les doigts lisses et plus d'empreintes digitales, une tache d'encre sur l'index de la main droite, celui qui tient le stylo. N'excellait-il pas dans l'art amoureux de rendre l'autre malheureux, le chargeant du malheur qu'il craignait tant? Qui avait mesuré, arpenté, l'attachement de l'autre? Qui est Cosimo Balpiétri? «Ma sculpture, on ne l'aimera que lorsque j'aurai déménagé définitivement pour le Père Lachaise. Je ne prends pas de modèles, moi. Je crée ce que je crois. J'ai besoin d'observer en toi la chute, la tombée en amour, la dérision de l'anecdote. La peau ment, pas la pierre et le bronze. Tombe, tombe, je ne posera pas pour toi.»